

# Apprendre et expliquer la langue

RONALD LOWE

Parler est une activité familière dont l'exercice nous paraît relativement simple et aisé. S'il en est ainsi, c'est que cette activité présuppose l'existence chez tout sujet parlant d'une aptitude, d'une compétence, bref d'un savoir-faire particulier grâce auquel il peut s'exprimer avec aisance chaque fois qu'il en éprouve le besoin. Mais qu'en est-il au juste de ce savoir-faire particulier ?

**On explique selon qu'on a su comprendre.  
On comprend selon qu'on a su observer.<sup>1</sup>**

Ce savoir-faire repose, pour l'essentiel, sur un ensemble de **mécanismes**, tôt acquis, mettant en cause d'une part, des opérations relevant de la pensée et, d'autre part, des opérations de caractère neurophysiologique. Les premières contribuent de diverses manières à l'organisation du sens des énoncés que nous produisons ; les secondes nous permettent d'en extérioriser le contenu de signification sous une forme sonore.

Apprendre à parler ne consiste pas - le fait est établi depuis longtemps déjà - à répéter de l'entendu. Le souvenir de l'entendu n'intervient en effet que subsidiairement dans l'acquisition du langage. Ce que le jeune enfant apprend inconsciemment à construire en lui à partir des fragments de langage auxquels l'expose son entourage, ce sont précisément ces mécanismes qui, une fois intériorisés, vont lui permettre de s'exprimer librement. Sous les **emplois** de la langue qu'il entend, somme toute relativement restreints, emplois qui sont de l'ordre d'une **conséquence**, l'enfant doit apprendre à découvrir les **conditions constructrices** qui les ont rendu possibles, de sorte qu'une fois celles-ci retrouvées, il en pourra ultérieurement tirer à son propre compte toutes les conséquences possibles.

Ces remarques générales à propos du processus d'acquisition du langage recouvrent l'essentiel du point de vue de Guillaume sur la question, que l'on trouve par ailleurs résumé dans le passage<sup>2</sup> qui suit : *"L'enfant sait la langue lorsqu'il en connaît la mécanique constructrice et sait s'en servir, et lorsque, pour s'en servir, il en a reconnu l'at-tache à une mécanique mentale aphysique qui est, elle, la langue, les signes n'intervenant que pour en extérioriser l'intériorité."*

On pourrait représenter sous forme de figure la démarche inconsciente suivie par l'enfant en vue de retrouver sous les emplois entendus les mécanismes de la langue - ou conditions constructrices - qui en conditionnent l'existence :

Figure 1

LANGUE Conditions constructrices	← Reconstitution inconsciente des mécanismes sous- jacents de la langue	Emplois entendus (conséquences)
--	---	------------------------------------

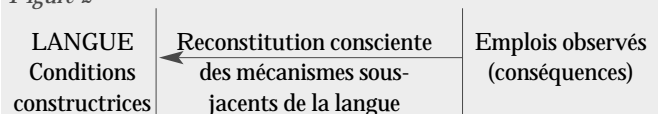
Il existe donc entre la langue et les emplois qu'on en peut tirer un rapport obligé, qui en est un de condition à conséquence, l'existence de la première devant nécessairement précéder en concevabilité l'existence des seconds.

L'enfant sourd qui, de par son handicap, n'a pas accès directement au langage oral, ne peut en conséquence reconstituer de lui-même ces conditions constructrices et doit, en vue d'acquiescer ce langage, compter sur le soutien d'une orthophoniste, dont la tâche, beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît à première vue, consistera à l'amener à comprendre, à travers une panoplie de moyens appropriés et adaptés à sa situation, le fonctionnement de la langue. Car c'est non seulement les mots et leur signification que doit enseigner l'orthophoniste à l'enfant sourd, mais chacun des éléments relevant de la structure grammaticale de la langue qu'il cherche à apprendre. Ce qui suppose de sa part, il va de soi, la meilleure connaissance possible de ce que sont ces conditions constructrices que l'enfant entendant sait, lui, reconstituer de lui-même en l'espace de quelques années seulement<sup>3</sup>.

Découvrir ce que sont ces mécanismes inscrits dans la langue et grâce auxquels nous parvenons à nous exprimer, voilà l'ultime but qu'ont visé, de 1919 à 1960, les travaux de Gustave Guillaume et que se sont employés à poursuivre les recherches de celles et ceux qui ont à sa suite choisi d'en assurer la continuité. La méthode suivie, relativement simple dans sa démarche générale, n'est pas sans rappeler à maints égards le cheminement mental de l'enfant qui apprend sa langue, à la différence près qu'alors que le travail de reconstitution qu'opère celui-ci s'effectue à travers une analyse inconsciente de l'entendu, celui que doit entreprendre le linguiste psycho-

mécanicien repose sur une analyse pleinement consciente des emplois. La démarche explicative consiste en ce cas, partant de l'observation, aussi fine et aussi étendue que possible, d'emplois effectifs de la langue, à retrouver - et non pas à inventer - sous les emplois observés les conditions constructrices dont ils s'avèrent être la conséquence. Démarche que, à des fins comparatives, nous pouvons sommairement figurer comme suit :

Figure 2



En vue d'illustrer concrètement et brièvement cette démarche explicative, arrêtons-nous au jeu d'une variation, celle exprimée par l'article en français, et intéressant les emplois qui peuvent être faits d'un même substantif. Soit, en vue de bien situer la problématique en cause ici, les trois exemples qui suivent :

1. **Le** chien a mordu le facteur.
2. **Le** chien esquimau est considéré comme un animal de trait.
3. **Le** chien aboie, le loup hurle.

Dans la première phrase, l'idée de "chien", présente à titre de signifié lexical dans le substantif sujet, a comme champ momentané de désignation, appelé **extensité** en psychomécanique, l'étendue la plus étroite concevable, à savoir celle correspondant à un seul individu. La réalité qu'est appelé à désigner ce concept ne peut en effet, en expérience commune, se présenter sous une quantité inférieure à un. Dans la deuxième phrase, l'étendue momentanée que désigne le même concept est plus large que celle observée dans la première phrase, le substantif évoquant cette fois l'intégralité d'un sous-groupe de l'espèce canine. Dans la troisième phrase enfin, puisque c'est l'univers canin tout entier qui se trouve cette fois évoqué par le substantif, le concept de "chien" a en conséquence comme champ momentané de désignation l'étendue la plus large concevable. Les exemples précités permettent d'observer une variation, qui est celle de l'étendue momentanée, plus ou moins large ou étroite, qu'est susceptible de caractériser tout concept porté par un substantif, chacun des emplois du substantif "chien" correspondant dans les phrases données en exemples, à une manière particulière d'évoquer extensivement l'idée de "chien".

En dépit de la variation sémantique bien réelle qui vient d'être décrite, on aura remarqué que ni la forme du substantif ni celle de l'article qui l'accompagne n'ont varié. On pourrait du reste, dans les deux derniers exemples, substituer le pluriel au singulier avec pour résultat dans

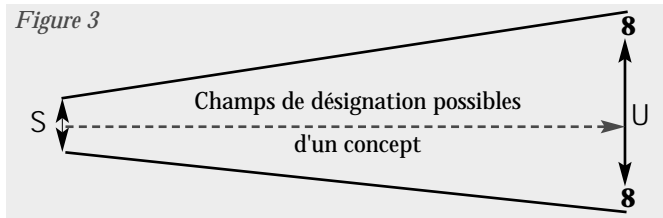
l'expression une équivalence quantitative mais non qualitative. Puisque c'est l'article qui est chargé d'exprimer la variation extensive ici en cause, le problème à résoudre consiste à expliquer comment ce même article, grammaticalement singulier, se présente apte à exprimer des valeurs d'emploi non seulement différentes mais à la limite contradictoires, évoquant tantôt la plus petite étendue concevable en pensée commune (l'individu), tantôt la plus large étendue concevable (l'universalité de l'espèce), tantôt encore toute étendue moyenne inscrite entre ces deux pôles extrêmes. Comment, en d'autres termes, parvenir à reconstituer la condition unique de langue dont tous les emplois qui peuvent être tirés du même article se trouvent être la conséquence ?

Si l'on considère les choses du point de vue de la langue, c'est-à-dire en dehors de tout emploi particulier, l'idée de "chien" doit nécessairement s'y présenter différemment puisque, lorsque le locuteur ne parle pas, cette même idée n'est alors pensée en fonction d'aucune situation particulière. Au plan de la langue, donc, le concept de "chien" ne désigne aucune étendue définie. Ce que la langue doit en revanche prévoir, ce sont **tous** les champs de désignation possibles de ce concept - c'est-à-dire les différents ordres de grandeur relatifs à ces derniers - du plus étroit concevable au plus large concevable. Ce que la langue doit déterminer, c'est la **condition générale** rendant possible le jeu des variations extensives observables à travers les emplois de tout substantif. Se pose donc le problème de déterminer de quelle manière toutes ces extensités particulières peuvent être regroupées sous **une seule** et même condition qui en prévoirait, en représentation généralisée, l'existence.

Nous ne pourrions aborder en détail ici le système de l'article. Nous chercherons simplement à illustrer le caractère **général** de la langue en regard du caractère **particulier** des emplois qui en peuvent être tirés, quel que soit le fait considéré. De même qu'au plan de la langue l'idée de "chien" n'est liée à aucun nombre grammatical déterminé - elle n'y existe ni sous la forme du singulier ni sous celle du pluriel - n'étant pourvue, à ce niveau, que de la possibilité de varier sous le rapport du nombre, de même cette idée ne s'y trouve attachée à aucune extensité déterminée, seule lui étant offerte la possibilité de varier extensivement.

Ce dont l'article est la prévision au plan de la langue, c'est l'intégralité des champs **possibles** de désignation de tout concept. L'article défini représente au plan de la langue, en dehors de tout emploi qui peut en être fait par le locuteur, l'entier d'un mouvement dont la forme est généralisante, mouvement prenant son départ au plus étroit concevable (l'individu singulier) et ayant son aboutissement au plus large concevable (l'universel). Ce mouvement porte en lui une successivité de positions, déli-

mitant autant d'étendues occupables par la pensée du locuteur. Ce que vise à illustrer la figure qui suit :

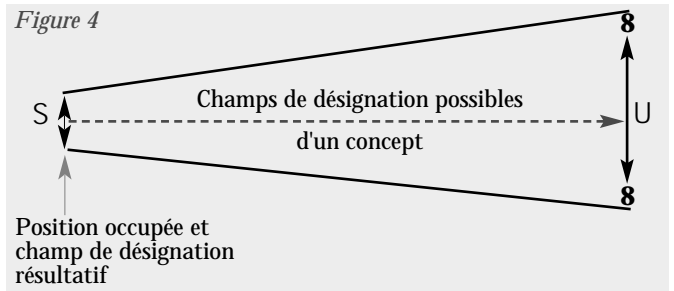


L'espace extensible symbolisé par la figure 3 prévoit en lui, à titre de réalités purement virtuelles, toutes les largeurs auxquelles est susceptible de correspondre le champ de désignation d'un concept, de la plus étroite concevable, représentée par la position "S" (pour **extensité singulière**) à la plus large concevable, représentée par la position "U" (pour **extensité universelle**). Le vecteur en pointillé représente quant à lui la possibilité, pour la pensée du locuteur, de parcourir le mouvement et d'occuper, lors de l'emploi d'un substantif, la position dans le mouvement correspondant à l'extensité momentanément requise. Cet espace abstrait, et le mouvement qui le traverse, symbolisent donc la condition générale de langue prévoyant tous les champs de désignation possibles d'un concept, aucune des positions occupables dans le mouvement n'étant alors retenue à des fins de représentations particulières. Ce qu'on a sous les yeux, c'est, représentée figurativement, la condition générale et unique de langue rendant possible la représentation linguistique de toutes les extensités qu'est apte à désigner un concept.

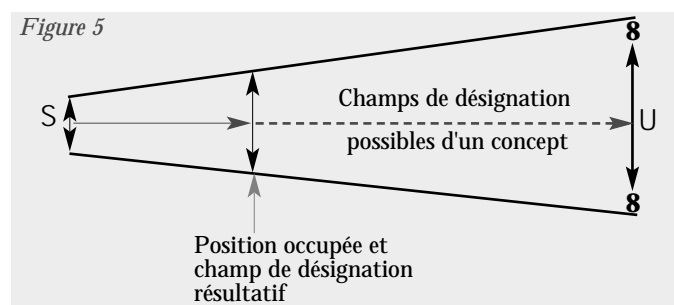
Lorsqu'il utilise effectivement un substantif dans une phrase, le locuteur doit donc retenir, parmi l'ensemble des possibilités offertes par l'article à la représentation de la variation extensive, un et un seul champ de désignation, en l'occurrence celui qui momentanément convient à ce qu'il cherche à exprimer. Dans la figure 3, le vecteur dessiné en pointillé représente **toutes les positions occupables** dans le cadre d'un mouvement figurant l'élargissement progressif des champs de désignation d'un concept. Il s'agit bien là, en conséquence, d'une représentation d'un caractère tout à fait général, d'une concevabilité de la variation extensive dont peut être l'objet tout concept. Ce que révèlent cependant les divers emplois d'un substantif, ce n'est jamais autre chose qu'**une position particulière effectivement occupée** par la pensée du locuteur dans le mouvement extensif, l'extensité obtenue étant la conséquence de la position momentanément occupée dans le mouvement en cause.

Dans la première phrase produite en exemple plus haut, ce que dit le prédicat "a mordu le facteur" ne s'applique, dans la pensée du locuteur, qu'à un seul individu chien.

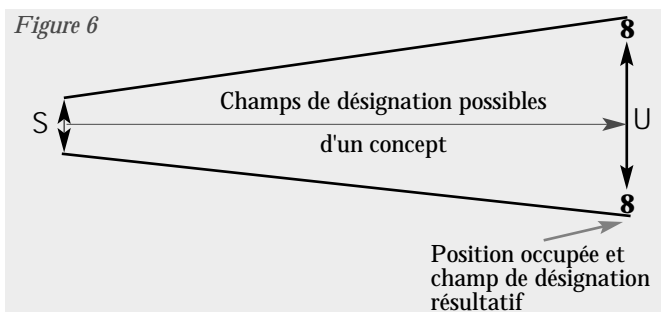
C'est donc l'extensité singulière qui a ici été retenue, à l'exclusion de toutes les autres extensités par ailleurs possibles mais jugées disconvenantes en la circonstance. Ce que l'on pourrait figurativement représenter de la manière suivante :



Dans la deuxième phrase, ce que dit le prédicat "est considéré comme un animal de trait" ne s'applique pas, dans l'expérience que cherche à se représenter linguistiquement le locuteur, à un seul individu chien mais plutôt à un sous-ensemble de l'espèce canine représentant l'universalité des chiens esquimaux. Le concept de "chien" a donc cette fois une extensité plus large que celle qu'il avait dans l'emploi précédent. D'autre part, comme le contenu du prédicat n'est pas vu ici s'appliquer à toute l'espèce canine, mais aux seuls individus composant la variété esquimaude de cette espèce, la position occupée dans le mouvement de généralisation est en conséquence une position médiane, obtenue par éloignement de la position de singulier et par suspension du mouvement à une certaine distance de la position définissant l'extensité universelle. Ce que l'on pourrait figurativement représenter comme suit :



Dans le troisième exemple enfin, le contenu sémantique du prédicat est vu s'appliquer, dans la pensée du locuteur, à tous les individus chiens sans exception. La position occupée cette fois est celle, sans plus large concevable, obtenue, dans le mouvement de généralisation, par éloignement maximal de la position de singulier et représentée dans la figure par le symbole "U". Ce qui correspond figurativement au schéma suivant :



Du fait qu'entre les deux positions extrêmes que représentent les positions de singulier et d'universel toutes les extensivités intermédiaires sont concevables - le singulier et l'universel n'ayant de sens que par opposition à toutes les autres positions qui ne sont pas elles - il va de soi alors que le vecteur en pointillé de la figure 1.3 représente, dans une perspective opérative, la condition générale permettant d'obtenir une représentation linguistique de tous les champs que sont habiles à désigner les divers signifiés lexicaux appelés à former le contenu notionnel d'un substantif. Sous les divers emplois qu'est amené à faire le locuteur des substantifs, il n'est jamais retenu toute-fois de l'ensemble des possibilités extensives prévues par l'article qu'une extensivité à la fois.

D'un point de vue méthodologique, il convient de bien voir que la découverte, sous l'unité du signe percevable représentant l'article défini, de l'unité du signifié que recouvre, au plan de la langue, ce même signe n'allait pas de soi. D'autant qu'il fallait pouvoir concilier, dans un seul et même cadre de représentation, les conditions aptes à livrer, au titre de conséquences, toutes les largeurs que peut épouser, selon les emplois, le champ de désignation d'un concept, de la plus étroite à la plus large concevable. Représenter le signifié de l'article défini, au plan de la langue, sous la forme d'un mouvement généralisant que la pensée peut parcourir et intercepter en divers points de son déroulement s'avérait être en l'occurrence la seule façon d'y parvenir. La solution revêt certes un caractère abstrait, mais elle demeure néanmoins à la fois simple et élégante. Aux yeux de Guillaume du reste, tout dans la pensée est mouvement et quantité de mouvement et il n'en va pas autrement pour ce qui est du langage.

Il importe enfin de faire observer que la condition constructrice à laquelle correspond l'article défini au plan de la langue n'apparaît jamais comme telle dans les emplois qui en sont faits et qu'elle doit être reconstituée à partir d'eux. Jamais, en d'autres termes, lors de l'emploi de l'article, le locuteur n'a à signifier toutes les largeurs extensives en même temps. C'est cette condition constructrice qui en prévoit tous les emplois que doit reconstituer l'enfant à partir des emplois entendus de l'article et c'est cette même condition constructrice que l'orthophoniste doit tenter de faire découvrir à l'enfant sourd

par des voies indirectes. Ce qui suppose de sa part, il va de soi, une compréhension suffisante du fonctionnement du système de l'article.

Il n'a été tenu compte ici que de la variation quantitative qu'est habile à exprimer l'article, variation observable aussi bien du reste dans le cas de l'article défini que dans celui de l'article indéfini. Ces deux articles se prêtent par ailleurs, à travers leurs emplois respectifs, à une foule de nuances expressives. Valeurs de continuité, d'unicité, de rappel, d'habituel et de général, notamment, pour l'article défini ; valeurs de discontinuité, de banalité, de présentatif, d'inhabituel et de particulier pour l'article indéfini. Toutes ces valeurs expressives attachées à chacun des articles sont en réalité des conséquences prévisibles de la condition générale qui les définit respectivement au plan de la langue dans le cadre du système linguistique dont ils relèvent. C'est donc une fois seulement qu'on a compris le fonctionnement du psychomécanisme qu'est le système de l'article que l'on se trouve en situation de faire comprendre pourquoi on dit, notamment en français "attraper la grippe" mais "attraper **une** grosse grippe". Il n'existe pas de recette magique pour enseigner la langue. L'efficacité de son enseignement, en particulier celui qui s'adresse à des enfants atteints de surdité, repose toute entière sur la qualité de la compréhension qu'en a celui ou celle qui tente de l'enseigner. ❖

Pr Ronald Lowe

Directeur du Fonds Gustave Guillaume  
Université Laval, Québec

1. Gustave Guillaume, "Observation et explication dans la science du langage", *Langage et science du langage*, Nizet, Paris, Presses de l'Université Laval, Québec, 1969, p. 272.
2. G. Guillaume, *Leçon du 21 mars 1957, Leçons de linguistique, volume 5*, (1982: 161). Les observations qui précèdent sont tirées de *Langage et science du langage* (1969 : 284, note 19).
3. Denise Sadek-Khalil, orthophoniste dont les travaux sont bien connus, a suivi l'enseignement de G. Guillaume de 1952 à 1960. Elle a su tirer de cet enseignement nombre d'applications à la rééducation des sourds, des aphasiques et autres personnes atteintes de divers troubles du langage. Sa longue expérience en ce domaine l'a amenée à conclure que les chances de succès en rééducation orthophonique sont étroitement liées à la conception que se fait du langage l'orthophoniste. On trouvera dans le site des Éditions du Papyrus ([www.editions-papyrus.com](http://www.editions-papyrus.com)) la liste de ses principaux ouvrages, auxquels s'ajoutent de nombreux articles parus dans diverses revues d'orthophonie.

**Depuis 2004, ACFOS organise un séminaire de psychomécanique du langage, animé par le Pr Ronald Lowe. Deux sessions sont prévues en 2007 :**

• **"Le langage comme réalité dynamique : les conditions immédiates de l'acte de langage"** (28 et 29 mai 2007), séminaire d'initiation qui dégagera la vision du langage qui caractérise l'inspiration guillaumienne.

• **"La langue comme système de système"** (31 mai et 1<sup>er</sup> juin). Ouvert à tous, ce séminaire poursuit l'analyse des systèmes de la langue entamée lors du 1<sup>er</sup> séminaire en 2004.

Prix : 240 € - Informations : ACFOS 11 rue de Clichy, Paris 9

Tél. 09 50 24 27 87 - Fax. 01 48 74 14 01

Courriel : [contact@acfos.org](mailto:contact@acfos.org) - Site : [www.acfos.org](http://www.acfos.org)